

Rebrancher à zéro

Paul Labrèche

Numéro 73, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrèche, P. (2006). Rebrancher à zéro. *Brèves littéraires*, (73), 23–28.

PAUL LABRÈCHE

Rebrancher à zéro

Prix Brèves littéraires - prose

Il sait qu'il n'en a plus pour bien longtemps. Il a neuf ans, dix ans, peut-être plus, peut-être moins. Ou alors, il n'a pas d'âge de la même façon qu'un objet n'a pas de prix.

Tous les matins, il prend l'autobus. Il prend le métro. Jamais l'automobile. Il n'a jamais été capable de prendre l'automobile. Tous les matins depuis très longtemps, le métro, l'autobus. Combien de temps ? Le temps se défait, se liquéfie ; il a une flaque d'éternité dans la tête.

Il faiblit. Il perd des forces. Il n'a plus bonne mine. Même s'il n'a que neuf ans, dix ans, peut-être plus, moins. Même s'il est à cet âge où la vitalité est sans commencement ni fin, sans queue ni tête même. Même s'il est à cet âge où on est un big bang en pleine expansion.

Il faiblit. Il perd. Il a neuf, dix, plus, moins. Sa mémoire ressemble de plus en plus à un souvenir. Sa parole n'est plus qu'un murmure, un souffle tout juste capable d'éteindre une bougie.

Malgré tout, il aime encore prendre l'autobus, prendre le métro, le tramway parfois. C'est, pour lui, moment

de grâce et parenthèse qu'on ne voudrait jamais fermer. Dans l'autobus, le métro, à neuf, dix, il a toute la vie devant lui, qui lui coule dans les veines, comme un torrent sauvage. Il a toute la vie en cascade solide et butée qui ratisse large, qui creuse jusqu'au moyeu de la terre, là où se rencontrent le feu et l'eau occupés à régler leurs comptes avant de défaire le monde.

Surtout, ce qu'il aime, ce qu'il aime vraiment, c'est sentir le petit matin sur sa peau avec la fraîcheur de la brise nouvelle, la rosée et l'audace des premiers rayons. Les longues traces de nuit qui tardent à s'effacer, il les aime aussi, au petit matin, qui traînaillent, même dans l'autobus, du premier au dernier siège. Il aime flotter sur ces airs du matin, ces longues bandes mauve et gris encore liées par la brume des étoiles. Il voit partout des chats paresseux qui s'étirent çà et là entre les regards effilochés des passagers et il rit. Il rit beaucoup. On dit même que son rire est unique.

Il ne faudrait pas croire qu'il boude les jours de pluie. Oh non ! Même qu'il les attend parfois. À cause de la musique de l'eau dans les yeux et les oreilles.

Et que dire des instants chuchotés, murmurés ; instants en boule, sous l'édredon de plume, qui précèdent le sommeil, juste avant que la lumière ne soit éteinte et que la nuit n'ait savouré son obscure victoire. Là sont sa vie, sa pleine mesure de vie, son torrent libre et indompté. Là, il lui arrive souvent de s'étirer, lui aussi. De s'étirer de tout son long qui lui semble parfois infini. Comme un chat dont le museau reniflerait Mercure pendant que sa queue balayerait Pluton.

Mais ce n'est plus comme avant.

Bientôt il ne prendra plus ni l'autobus ni le métro, il en a bien peur. Et verra-t-il toujours, sous sa fenêtre, la pluie se faire un océan avec rien ? Et saura-t-il garder les yeux plus ronds qu'une pleine lune de septembre ? Se souviendra-t-il d'étirer les dernières secondes des jours, celles, si fragiles et inquiètes, qu'on voudrait allonger de tous les possibles à recommencer et les impossibles à transmuter ?

Et comment s'y prendra-t-il maintenant pour faire reculer les tranchées du rêve jusqu'à toucher les portes du Paradis ?

Il ne sait pas. Il ne sait même pas que, bientôt, il ne saura plus dire s'il a les yeux ouverts ou fermés. Malgré qu'il sente quelque chose. Malgré que ce qu'il sent soit désagréable dans les moindres fibres, les moindres replis.

Il préférerait ne rien sentir. Ne rien savoir. Parce qu'il sait : tôt ou tard, c'est la mort qui prendra l'autobus à sa place. Et qui abîmera les jours de pluie. Et qui trempera dans la nuit comme dans une sale affaire.

Mais pas n'importe quelle mort. Attention ! Pas la mort avec les regrets, le cercueil, les petites bouchées qu'on se farcit avec le cortège de larmes, de fleurs et de bons sentiments. Non. Plutôt la mort assèchement à petit feu. La mort absence prolongée. Le déclin de la vie dans la vie, telle une mauvaise mise en abyme ; le crépuscule fondant sur l'imaginaire et l'englant dans une nuit sans étoiles ; les moteurs de la passion qui tirent le jus et la révérence ; les piles à plat qui coulent de l'âme qui sèche ; la courbe qui redevient ligne qui redevient droite, toujours plus droite dans un cœur qui n'est que rondeurs et plis, donjons et

oublies ; cette ligne droite comme un bâton qui assène point final le désir quand le désir ne connaît rien du point qui règle, mesure et détermine le début et la fin ; quand le désir ne connaît ni début ni fin parce qu'il est enfant de l'éternel.

En somme, la mort de toute cette vie qui accompagne les matins quand ils ressemblent trop à un autobus, un métro, un gros train-train de vie. Cette vie qui permet de s'attarder un peu, comme Chaperon rouge dans les bois, puis traîner le temps d'un trajet de train-train trop quotidien, et se retrouver au beau milieu d'un quelconque Sahara, dans un château, sur un pétale de rose, au pied d'une princesse, ou dans un lieu inconnu à traquer les mystères et les mauvaises mœurs.

Dans l'autobus qu'il ne prendra plus bientôt, les gens le reconnaissent de moins en moins. Lui qui était un compagnon. Un bon vivant. Un casse-pieds parfois. Lui qui était. Noir sur blanc, sans plus, ni moins.

Maintenant, dans l'autobus et dans le métro qu'il prend de moins en moins, les gens s'occupent. *S'usagent* à quelque chose. Les gens lisent des feuilles de chou d'actualité mondaine et mort-née, des guides de l'usager du modèle dernier cri dont on n'aura jamais besoin vraiment et que l'on remplacera dans six mois, des manuels d'utilisation de logiciel ou d'utilitaire pour tel système sur telle plate-forme utilisant tel protocole pour tel réseau.

Ou encore, les gens blablatent dans leurs petits appareils discrets, et prennent leurs messages, et appuient sur des touches, et s'empressent de faire taire les sonneries quand elles sont gênantes, et reprennent leurs messages encore entre deux vies qu'ils craignent de rater.

Ou encore, les gens cultivent un regard dans le vide pour masquer toutes ces préoccupations qui les font tourner en rond comme des hamsters dans une grande roue haute vitesse.

Maintenant, dans l'autobus, les gens ne reconnaissent plus *L'Étranger*, ni *Jane Eyre*, ni *Les Misérables*. Les gens ne lisent plus pour apprendre à faire fonctionner la vie.

Tous les matins se rebranchent à zéro. *Reboot* pour les pannes à l'âme.

Certains ont des livres entre les mains, certes, et il le voit bien, le petit. Mais il voit aussi tous ces mots qui passent complètement inaperçus, toutes ces rencontres qui avortent, toutes ces paroles aussitôt lues aussitôt oubliées, qui n'auront permis que de passer le temps. Certains ont des livres entre les mains, certes. Comme des béquilles en lieu d'aviron pour mener le frêle esquif de leur destinée dans la traversée du fleuve de l'éternité.

Maintenant, dans l'autobus, le métro, partout peut-être, il ne le sait pas, *L'Étranger*, *Jane Eyre* et quantité de *Misérables* font le pied de grue à la porte de nos esprits, mendiant un sourire, une reconnaissance, un dialogue.

Bientôt le petit ne prendra plus l'autobus. Ni le métro. Il ne dira plus « Dessine-moi un mouton ». Ne s'intéressera plus aux roses qui toussent. Ne servira plus ces questions sans réponses formulées comme des incantations ; ces questions qui allument les volcans endormis de l'éveil, font découdre les filets d'ignorance dans nos esprits, et allument les âmes, les exaltent du feu des anges et des mots, ceux

cherchés et trouvés comme des perles dans les huîtres qui jonchent nos fonds gamins. Bientôt, le petit, il ne sera plus qu'un lointain souvenir dans l'imaginaire de quelques enfants éternels. Bientôt, le petit, il ne sera plus qu'une vulgaire affiche de spectacle populaire aux chansons trop sucrées pour les oreilles.

Il sait qu'il n'en a plus pour bien longtemps. Il a quel âge déjà ? Neuf, dix ? Plus ou moins ? Cela a-t-il encore une importance ?

Depuis qu'il sait, il se tait. Ou presque. Il ne lui reste que son testament à la bouche, qu'il murmure, qu'il crache parfois.

— Un jour, vos machines pourront débrancher les étoiles. Et vous direz : « Oh, c'est merveilleux, regardez, nous sommes comme l'allumeur de réverbères. Nous pouvons éteindre les étoiles. » Quand vous aurez éteint le ciel, n'oubliez pas de lever la tête. Et d'écouter.

Parfois, à cet instant précis de ce testament qu'il murmure, qu'il crache, il fait une pause. Il suspend. Il arrête, se discontinue. Il donne cette impression de descendre jusqu'aux racines du silence et de tréfiler le temps en fin barbelé ; éternisant cette brèche qui donne au malaise son vertige amer. Parfois il enchaîne vite pour ne plus se débattre dans le filet des larmes.

— Je me demande bien comment c'est, quand là-haut, il n'y a plus rien qui rêve, plus rien qui rit.